La route sanglante : Convoi interminable d'autos de la Croix-Rouge, venant de Verdun.

Les coloniaux entrèrent alors dans l'ouvrage et prirent livraison des 200 Allemands.

En reconnaissance, sans doute, le capitaine donna au sergent Julien son revolver et son couteau-poignard à dragonne d'argent.

Julien avait aperçu six mitrailleuses. Il en prit deux avec l'intention de les porter à son capitaine. Le sol était si peu praticable qu'il dut renoncer à conserver sa prise et qu'il remit ses deux mitrailleuses au lieutenant Roux, de la 19/52 du Génie, en disant à cet officier qu'elles appartenaient au 4e zouaves. Il regagna ensuite avec les zouaves Bourdassol et Gueno les tranchées de sa compagnie.

Le 4e régiment mixte de zouaves et tirailleurs, sous le commandement du lieutenant-colonel Vernois, avait pour objectif, ainsi que nous l'avons vu, tous les ouvrages de défense depuis la hauteur de Thiaumont jusqu'au village de Douaumont.

Le brouillard était toujours très opaque, mais les hommes s'y lancèrent résolument.

Ici aussi les Allemands furent surpris. Partout la lutte fut de courte durée et un grand nombre d'entre eux se rendirent sans combattre. A trois heures de l'après-midi le retranchement et la ferme de Thiaumont, ainsi que le village de Douaumont, pour la défense duquel l'ennemi avait fait tant de sacrifices, étaient aux mains des Français.

* * *

Le programme de l'état-major avait été suivi « à la minute », comme s'il s'était agi d'un exercice et non d'une bataille dont toute l'Europe attendait anxieusement le résultat.

A droite des troupes citées opère, nous le savons, la division Passaga. Elle a comme objectif les points si redoutés du bois de la Caillette, la batterie de la Fausse-Côte, Vaux-chapitre.

Le matin, au moment où, dans les tranchées, elles attendaient le signal du départ, elles avaient encore été copieusement bombardées.

Le lieutenant Jean Petit, du 102e bataillon de chasseurs, écrivit dans son journal de campagne :

«Heures terribles où l'homme doit faire appel à toutes les ressources de son énergie.

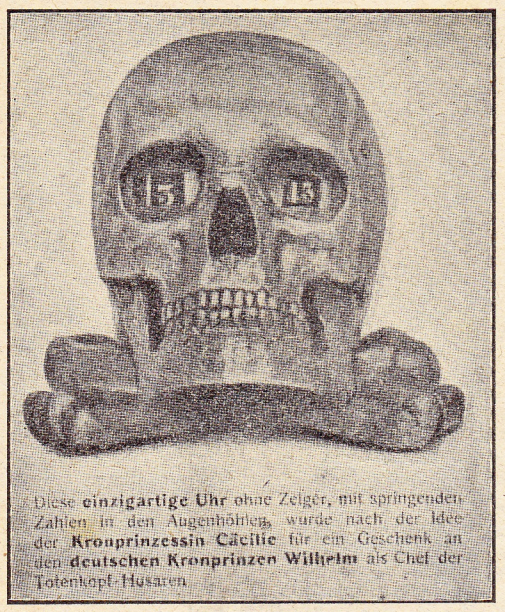
Quel plus bel exemple de force morale et de stoïcisme que celui de tous ces jeunes hommes attendant, sans sourciller ni se plaindre, la minute suivante qui doit peut-être leur apporter la mort la plus atroce!

Les minutes semblent des siècles. — 11 h. 15, 11 h. 30, — le marmitage est toujours aussi violent. Soudain, un chasseur court vers moi : « Mon lieutenant, le capitaine est blessé: il m'envoie vous dire que vous preniez le commandement de la compagnie. »

Quelle joie! Dès lors je ne pense plus aux marmites. C'est bien moi, et moi seul, qui vais avoir l'honneur de conduire à l'attaque ma chère 22e. — Cela m'était bien dû et je vois là le meilleur des augures. — 11 h. 35, « allons, encore cinq minutes, les enfants! »

11 h. 40!.. Je me lève d'un bond et brandis ma canne: « Debout! tout le monde! »

De chaque trou d'obus mes chasseurs surgissent.



Diese **einzigartige Uhr** ohne Zeiger, mit springenden Zahlen in den Augenhöhlen, wurde nach der Idee der **Kronprinzessin Cäcilie** für ein Geschenk an den **deutschen Kronprinzen Wilhelm** als Chef der Totenkopf-Husaren.

Montre du Kronprinz. (Cadeau de sa femme).

La main en cornet sur la bouche, je crie dans toutes les directions : « Le capitaine est blessé : c'est moi qui commande. A moi la liaison! »

Je vois des figures radieuses se tourner vers moi.

L'adjudant-chef Adam, le casque défoncé, la figure tuméfiée, et qui vient d'être retourné trois fois par un obus, refuse de se faire évacuer, il vient à moi, et au moment de partir, nous nous embrassons dans une profonde étreinte.

Déjà, le 116e chasseurs, qui doit marcher devant nous à 800 mètres, décolle sur la crête et s'enfonce dans le brouillard.

J'assure ma liaison, à droite avec le 401e d'infanterie, à gauche avec la 1re compagnie; je sors ma boussole: « angle de marche 46° », c'est notre tour: « En avant! » et j'agite ma canne dans la direction des Boches.

La compagnie en lignes d'escouades par un, sur plusieurs vagues en profondeur, se met en marche tranquillement.

Nous dépassons nos crapouillots qui se sont tus, nous franchissons nos anciennes tranchées de première ligne, et nous arrivons sur les lignes boches, ou plutôt sur l'emplacement où étaient autrefois ces lignes.

Ce n'est plus qu'un bouleversement chaotique de trous de torpilles béants, entonnoirs gigantesques de 6 à 7 mètres de profondeur dans de la terre glaise, où des mottes de terre de plusieurs centaines de kilogrammes ont été projetées comme de simples fétus de paille.

Spectacle planétique ou lunaire? On croit rêver en franchissant avec peine les bords de pareils cratères. Attention surtout de ne pas glisser dedans!

Le décor change, nous nous trouvons dans le Sahara. C'est un véritable désert au travers duquel nous avançons.

Le sol est nivelé par les obus, sa surface est recouverte de matériaux de toutes sortes, brisés, pulvérisés: havresacs boches, fusils, casques, équipements, bottes, débris humains, un bras! une jambe! une tête!..., tout est haché...

Notre marche continue, l'arme à la bretelle.

Le brouillard est toujours aussi dense et je me dirige toujours à la boussole.

J'entends soudain des exclamations sur ma droite, je regarde, que vois-je émergeant du brouillard et venant vers nous, des Boches! Oui, ce sont des Boches, cueillis par le 116e!

Les prisonniers défilent en colonnes par quatre. Les chasseurs exultent. Puis on franchit le fameux bois de la Caillette, le bois Triangulaire, on arrive au ravin du Bazil.

Le sol commence à descendre.

Brusquement le nuage de brume se déchire et devant nous, à 100 mètres en avant d'un profond ravin, des silhouettes se découpent, — une ligne de tirailleurs couchés, ce sont les Boches qui nous attendent!

Un officier seul est debout, au centre, coiffé de son casque, un revolver à la main.

Il gesticule et semble parler à ses hommes qui se dissimulent.

Je flaire le danger, mais rien n'arrête mes chasseurs. Ils crient tous en avançant: « Camarades, venez avec nous! venez par ici! »

Je me laisse entraîner à crier moi-même.

L'officier allemand, toujours debout, répond par des gestes incompréhensibles, où je crois démêler qu'il refuse avec morgue nos propositions, et lui-même, à son tour, nous fait signe d'avancer. Je crie à pleins poumons à mes chasseurs: « Tirez donc, mais tuez-le donc! »

A peine ai-je prononcé ces paroles que des feux de mitrailleuses boches se déclenchent.

Je commande : « Couchez-vous! » Nous nous jetons par terre et j'ai juste le temps de voir, dans un éclair, le crâne d'un de mes Sénégalais voler en éclats.

A mes côtés, mon caporal fourrier se roule sur le sol en criant. Son bras saigne. L'officier boche, à coups de revolver qui m'étaient destinés, lui a traversé le bras droit et brisé le poignet gauche. »

Un combat s'engage. Les Français attaquent à coups de grenades. La lutte est acharnée, mais les Allemands finissent par céder.

Le lieutenant Petit commande la charge à la baïonnette, et en un superbe assaut les chasseurs alpins enlèvent la hauteur. Six cents Allemands lèvent les bras et se rendent. Les clairons sonnent.

Le lieutenant continue dans son journal :

« J'arrache une feuille de mon carnet et je griffonne aussitôt ces quelques mots : « Objectif atteint. Nous avons enlevé le ravin de la Fausse-Côte et capturé ses défenseurs après une magnifique charge à la baïonnette. Nous nous installons au delà de la batterie... »

Un de mes agents de liaison vient de me prévenir que le chef de bataillon allemand qui commandait le camp du Ravin était là, blessé, sur le sol.

Je le trouve, étendu de tout son long dans la boue.

C'est un homme de forte taille, la moustache coupée en brosse au-dessus des lèvres. Sa culotte est à demi arrachée et un pansement plein de sang entoure sa cuisse gauche qu'une balle a fracassée.

Je me présente à lui :

— « Lieutenant Petit, des chasseurs à pied. »

Pensant qu'il comprend mal le français, je continue la conversation en allemand.

Il se nomme à son tour:

— « Capitaine Mathesius, faisant fonction de chef de bataillon au 154e régiment d'infanterie prusienne.

— « Je vous reconnais! C'est vous qui étiez sur la crête tout à l'heure, le revolver au poing, au milieu de vos hommes, c'est vous qui avez blessé mon caporal fourrier à mes côtés.

— « Non, non! ce n'était pas moi.

— « Si, si, je vous reconnais, vous êtes officier de réserve?

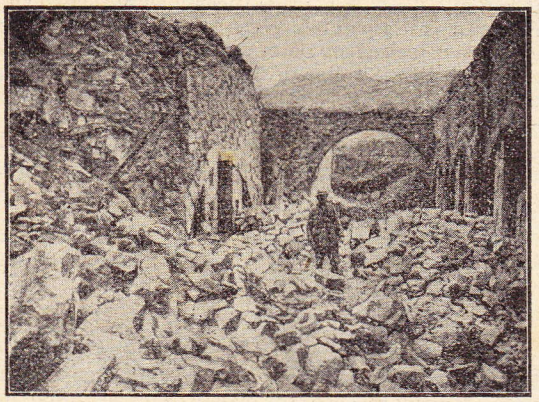
— « Non (avec orgueil), aktive offizier.

— « De quel pays êtes-vous? Etes-vous marié?

— « Je suis Silésien, j'habite Breslau avec ma femme, je n'ai pas d'enfants. »

L'Allemand lui remet sa croix de fer et son portefeuille.

— Je les enverrai à votre femme après la guerre, lui dit généreusement le lieutenant Petit.



Le fort de Tavannes après le bombardement.

Comme il demande à boire, Petit lui glisse dans la bouche quelques pastilles au menthol qu'il avait emportées. Puis il le fait transporter au poste de secours par quatre chasseurs. Le commandant Mathesius mourut dans la nuit.

* * *

Telle fut partout la marche victorieuse de troupes.

Le 107e bataillon de chasseurs devait reprendre les talus de Vaux-Chapitre et pataugea à certains moments jusqu'aux genoux dans la boue. Deux compagnies, abruties par le bombardement qui, pendant quatre jours, avait transformé le secteur en un enfer, se rendirent sans combat, surpris par les Français surgissant inopinément du brouillard.

Des colonnes de prisonniers croisaient les troupes marchant de l'avant.

Des brancardiers allemands transportaient des blessés français. De toutes parts, le bruit se répandit que le fort de Douaumont était aux Français. Déjà! Cela paraissait invraisemblable, mais là-bas, en effet, on voyait des uniformes français sur les ruines et partout régnait une joie exubérante.

Voyons la prise du fort même.

* * *

Douaumont! Avec quel orgueil les Allemands n'avaient-ils pas annoncé sa prise lors des journées anxieuses de février?

Les Français voulaient le reconquérir : « Douaumont », c'était comme un mot d'ordre chez chaque soldat!

Nous savons que depuis le 20 octobre, 650 canons crachaient mort et destruction dans tout le secteur et il n'est pas étonnant que ce formidable bombardement affola les Allemands.

Dans « La reprise du fort de Douaumont », par Léon Groc, nous lisons à ce propos que déjà avant l'offensive proprement dite il y eut des prisonniers. Dans une compagnie en effet circula, tout à coup, l'ordre :

« Faites passer qu'on se serre contre la paroi de droite, pour faire de la place aux prisonniers.

« Des prisonniers? Déjà! Avant l'attaque? C'était vrai, pourtant. Une centaine d'Allemands, abrutis par notre bombardement, venaient de se constituer prisonniers, et, parmi eux, un officier. Encadrés par quelques-uns des nôtres ils étaient dirigés vers l'arrière. Quand ils défilèrent devant lui, voici que le caporal Damoiseau se sentit revivre et éprouva l'impression que ce réconfort était général.

Nos hommes, s'ils ont la pudeur de dissimuler devant leurs camarades leur sensibilité, ont, à un plus haut degré encore, la coquetterie de cacher à l'ennemi leur « cafard ». Et il n'est point, contre le cafard dû à la lassitude physique et morale, de meilleur remède que l'effort loyal que l'on fait pour le cacher. Sans colère et sans méchanceté, on interpella ceux qui venaient de se rendre:

— Eh bien, Fritz, tu es content, tu vas à Paris?..

Et Damoiseau fut tout surpris d'entendre l'un des Allemands répondre, avec le plus pur accent de Belleville:

— Dans tous les cas, la guerre est finie pour moi!

Autour de lui, on rit; mais le jeune caporal se sentit envahi par une haine plus grande contre cet homme qui parlait si bien notre langue et qui avait certainement vécu longtemps de notre hospitalité...

Les prisonniers étant passés, des « tuyaux » commencèrent à circuler le long de la colonne. On avait, disait-on, surpris un pigeon allemand, porteur d'une dépêche qui révélait le désarroi complet des troupes allemandes de première ligne, dont les chefs, aussi affolés que leurs hommes, demandaient avec insistance la relève, expliquant qu'il était impossible de tenir sous un aussi diabolique bombardement. Quant à l'officier qui s'était rendu spontanément avec ce qui restait de sa compagnie, il avait déclaré, non sans mélancolie: « Nous ne prendrons pas, plus Verdun que vous ne reprendrez Douaumont. »

Ce fut cette dernière phrase, répétée de bouche en bouche avec des commentaires ironiques, qui acheva de galvaniser Damoiseau, faisant revivre en lui la colère sainte contre l'envahisseur :

— Eh si! nous le reprendrons! murmura-t-il entre ses dents serrées.

Et, le phénomène se reproduisant de l'âme commune et de la pensée identique qui animaient parfois tous les êtres, si dissemblables, de cette troupe, le caporal Damoiseau connut, à n'en point douter, que tous ses camarades et tous ses chefs pensaient comme lui dans le même moment : « Nous le reprendrons. »

Alors, lui revint à la mémoire l'émouvante et simple cérémonie militaire de la veille, la lecture au bataillon, rassemblée dans le petit bois, de l'ordre d'attaque.

Les phrases énergiques et brèves, lues par le commandant, bourdonnaient à ses oreilles.

Et le cafard s'était envolé, la fatigue était vaincue, la lucidité revenait, et avec elle l'esprit d'initiative; le caporal Damoiseau était prêt à se battre. Il comprenait, à présent, les paroles que prononçait fréquemment son ami le sergent Lampier, rendu clairvoyant par l'expérience de deux ans de campagne: « T'en fais pas; ils rouspètent sans cesse, mais ils marchent toujours... » Lui aussi s'était trouvé sur le point de « rouspéter », comme disait le sous-officier, et lui aussi était disposé à marcher à la mort, pour la France...

L'on arriva enfin à la tranchée de départ, et ce fut un soulagement. On put s'associer et « casser une croûte », en attendant les ordres. Tout était prêt pour l'attaque; des gradins étaient creusés dans la paroi de la tranchée, qui menaient au glacis que labouraient les obus et que balayaient les balles.

Notre bombardement continuait, de plus en plus intense, tandis que les canons ennemis semblaient faiblir.

Soudain, une lueur fantastique éclaira l'horizon. Damoiseau, mordu par le démon de la curiosité, se hissa jusqu'au parapet. Ses hommes l'imitèrent.

— C'est le fort de Douaumont qui brûle, déclara Taupin.

Alors, le caporal, vivement ému, considéra l'immense brasier qui serait bientôt leur objectif, et auquel il faudrait arriver, malgré les mitrailleuses et malgré les canons. Cela lui parut loin, loin... Il regarda l'espace coupé de ravins et de gorges qui s'étendait jusqu'au fort. Tout ce terrain était martelé, pilonné, bouleversé par nos obus.

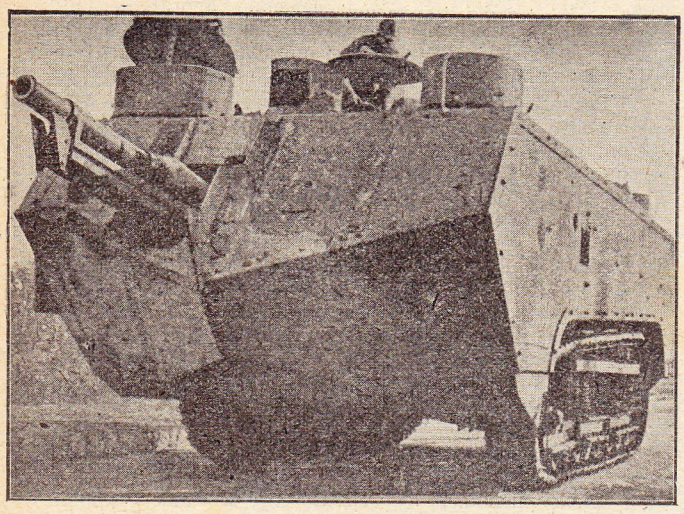
Il n'y avait pas un point où ne s'élevât, par instants, la gerbe de terre et de fumée qu'accompagne le fracas de l'explosion. Partout, c'était la destruction et la mort...

Parfois, tous nos canons se taisaient d'un seul coup, afin de donner à l'ennemi l'illusion que l'attaque allait se produire et de jeter le trouble chez lui. Puis, après quelques minutes de silence, le hurlement des pièces reprenait, plus tragique et plus effarant.

En effet, un obus de 400 mit le feu au fort, (but tant convoité, pour sa valeur stratégique aussi bien que morale), qui dès lors devint un point de repère nettement visible pour les Français.

Les «Marsouins», le régiment colonial du Maroc, devaient à cette même date mémorable du 24 octobre faire l'attaque du fort, à 11 heures 40.

Là, où une étroite coordination était capitale, un inci-



Un char d'assaut. (Type de 1916).

dent vint mettre en danger l'exécution du plan de combat.

Une compagnie de Sénégalais devait surveiller les tranchées de départ des Marocains, mais les ayant abandonnées un moment pour livrer passage à l'artillerie, un officier allemand les occupa et ses hommes ne purent en être rejetés qu'après une lutte acharnée. Quand le commandant Modat partit avec son bataillon, le premier, à 11.40 heures, on se battait toujours. Il donna quand même le signal du départ, ne pouvant différer. Mais les Allemands s'étaient mis sur leurs gardes et les assaillants furent reçus par une grêle de balles et de grenades. Les pertes furent très sensibles.

D'autres troupes vinrent renforcer les premières et dans le brouillard la lutte acquit un aspect plus terrible encore.Le bataillon Modat fut fortement éprouvé. Le chef et dix de ses officiers sont bientôt hors de combat. Les Marocains résolus de venger leur commandant, se jettent sur les nids de mitrailleuses, les encerclent, tuent les Allemands qui offrent de la résistance.

Un jeune officier d'une belle stature, cerné par trois coloniaux et sommé de se rendre. répondit en les regardant fièrement : « C'est impossible.» Un autre officier ennemi tira sans relâche les balles de son revolver jusqu'à ce qu'il fût massacré. Certains groupes d'Allemands levèrent les mains quand ils se virent cernés.. Heureux d'avoir la vie sauve, ils offrent de nombreux cigares.

Il s'agit alors de contourner le fort à droite et à gauche, pendant que le bataillon Nicolay attaquera de front.

Obligé de sauter d'un trou d'obus dans l'autre, on ne sait pas exactement où l'on se trouve dans l'épais brouillard.

Tout à coup le vent déchire le voile brumeux et on s'aperçoit que le fort est là tout près. Il n'est que deux heures et demie. Est-ce un rêve? Est-ce la réalité? Déjà maintenant au pied de l'objectif, Douaumont, qui jadis avait exigé tant de victimes.

Des fantassins du 124e y arrivèrent les premiers.

Le sous-lieutenant Leseux, le fusilier-mitrailleur Jayr et les grenadiers Dumont et Meydon traversent le fossé, montent à l'observatoire où ils font prisonniers un sous-officier et sept hommes.

Puis arrivent les coloniaux. La compagnie du capitaine Dorey occupe une autre partie et avec impatience on attend le bataillon Nicolay, qui doit enlever Douaumont, mais a rencontré beaucoup d'obstacles.

Il avance courageusement et quand le brouillard se dissipe, le fort surgit devant eux.

Deux prisonniers allemands qui les dépassent disent en montrant Douaumont : « Kaput ! »

Nicolay décrit lui-même dans son rapport, ce qui se passa :

«Arrachant l'un après l'autre leurs pieds de la boue, les marsouins gagnèrent de l'avant pour profiter de leur chance. Nulle canonnade sur leurs lignes, pas de résistance d'infanterie; le barrage boche intense, mais loin en arrière, dans le ravin des Vignes. Il était près de quinze heures, le détachement Dorey venait d'entrer dans le fort sans coup férir; il était installé au sud-ouest des logements et tourelles, en belle attitude, ne tirant ni ne recevant aucun coup de fusil. Il ne pouvait être question de prendre d'abord méthodiquement la formation de combat primitivement arrêtée; il fallait au contraire attaquer au plus tôt avant que l'ennemi fût revenu de son ahurissement.

Sous le vol bas de l'avion de France aux trois couleurs croisant au-dessus du fort, le bataillon aborda le fossé en lignes de colonnes de section par un, chefs en tête et l'arme à la bretelle, puis il escalada les pentes raides du rempart de gorge. Arrivé au haut de ce rempart, il avait devant lui les ouvertures béantes des casemates du rez-de-chaussée et, en avant, la cour extraordinairement bouleversée. Devant ce chaos qu'était devenu le grand fort, symbole de volonté et de puissance merveilleusement recouvré, les têtes de colonne s'immobilisèrent et regardèrent. Le chef de bataillon. qui s'était arrêté momentanément au fond du fossé pour vérifier le mouvement, rejoignit la tête à cet instant et tout en rendant hommage à ce que la vision avait de sacré et d'inoubliable, il donna l'ordre d'attaquer les mitrailleuses qui, du fond des casemates. commençaient à entrer en action.

Fusiliers, grenadiers et lance-flammes eurent tôt fait de réduire cette première résistance sans conviction qui ne nous coûta que quelques hommes. Puis le cavalier fut abordé et chacun, d'une manière générale, se rendit à son objectif qu'il sut retrouver malgré le changement d'orientation de l'attaque. En cours de route, les résistances rencontrées aux tourelles furent dominées l'une après l'autre. Une section de nos mitrailleuses prit sous son feu, à 1.500 mètres, des attelages allemands sur lesquels tirait aussi notre artillerie.

Le bombardement se mit de la partie. Mais, indifférents aux gros obus, tout à leur œuvre qu'ils sentaient grande, les marsouins, ne perdant rien de leur activité ni de leur sang-froid, submergèrent le fort, joyeux de plumer l'aigle d'Allemagne...»

Les Allemands se rendent.

Le commandant allemand du fort, le major Marquardsen est en congé et remplacé temporairement par le capitaine d'artillerie Prollinus.

Il s'était réfugié dans le bureau de la Kommandantur avec un médecin-major et deux officiers, lorsque le capitaine Perroud entreprit le nettoyage des sous-sols. Les quatre officiers ne firent aucune difficulté pour se rendre. Le commandant intérimaire déclara qu'il ne croyait pas à une progression si rapide de notre attaque: le fort lui paraissait hors d'atteinte. Il confirma l'explosion produite la veille par un obus de 400 : à la suite de cette explosion une partie de la garnison avait évacué le fort. Lui-même n'y était rentré que dans la matinée et pensait remettre les défenses en état quand les marsouins étaient arrivés. En outre, il informe le commandant Nicolay qu'un incendie, allumé la veille, continue de couver dans le voisinage d'un dépôt de 6000 grenades. Ses hommes faits prisoniers aident les coloniaux à l'éteindre.

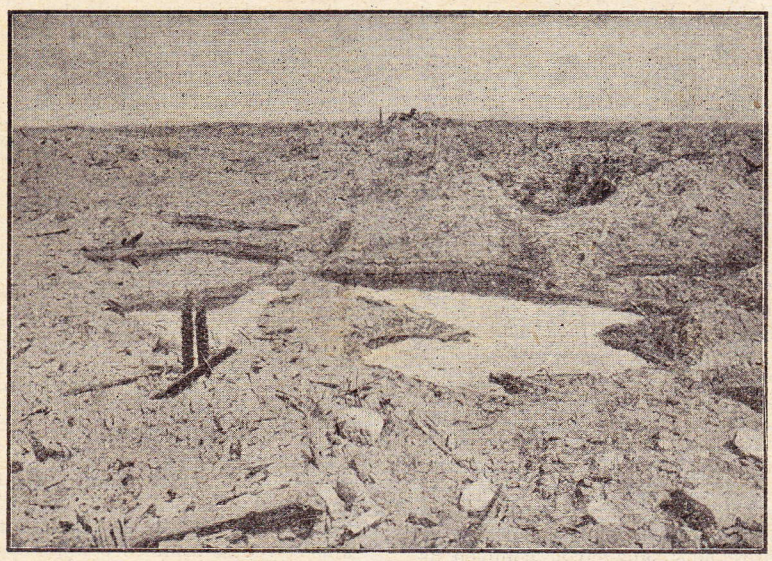
La visite intérieure du fort offre un spectacle lugubre. Le hauptmann Prollinus marche le premier, suivi de près et dominé par la haute taille du commandant Nicolay.

Tous les accès sont bouleversés et ne se composent plus que d'une suite d'entonnoirs. Des blocs de béton sont éparpillés partout.

Les locaux, près de l'entrée, sont démolis. Par contre les abris sousterrains ainsi que les casemates sont encore habitables. Une voûte a été défoncée par un obus de 400 et montre une plaie béante de cinq mètres de diamètre.

Une odeur nauséabonde y flotte. Les corridors et les chambrées sont dans un état de saleté repoussante. Partout traînent des équipements abandonnés. Les inscriptions françaises avaient été repeintes en langue allemande.

Une des salles présente un aspect épouvantable: Elle est remplie de cadavres calcinés. Les masques sont restés fixés aux figures, ce qui rend la vision encore plus lugubre. Un dépôt de vivres est amplement pourvu de vian-



Le village de Vaux, après le bombardement.

de, lait condensé, haricots, légumes, eau minérale, sucre, thé, café.

Ce premier jour le fort dut être éclairé par des bougies. Il fallait du temps pour enlever toute la saleté qui s'y amoncelait. »

Le 24 octobre était donc un jour de victoire : 5000 prisonniers dans le secteur, 140 officiers dont 8 chefs de bataillon; 66 canons, dont 5 de gros calibre, 140 mitrailleuses et un butin formidable.

Mais le combat n'était pas terminé. Vaux se défendait encore et la bataille autour de Vaux-Chapitre se poursuivait toujours.

Henry Bordeaux visita Verdun ce soir-là, et écrit :

« La nuit est tout à fait venue. Verdun n'est pas épargné. Le bombardement fait rage sur le faubourg que je traverse. Cependant une équipe de territoriaux s'apprête à partir, comme chaque soir, en corvée de ravitaillement.

Qu'est-ce que ce bruit de pas et ces ombres qui s'avancent? Un régiment relevé? Aucune relève ne devait avoir lieu cette nuit. C'est le troupeau en ordre des prisonniers. Il y en a plus d'une brigade. Déjà cinq mille, m'assure un sous-officier de l'escorte, et il en descend d'autres. Une colonne de cinq mille prisonniers, je n'avais pas encore vu ce spectacle un soir d'attaque. Même la nuit c'est une vision inoubliable. La lumière d'une fusée lointaine, tout à coup, dévoile leurs uniformes verts, leurs casques ou leurs bonnets de police, leurs figures terreuses. Puis je ne vois plus que leur masse plaisante, leur défilé ininterrompu.

Partout où je passe, dans cette soirée mémorable, la joie rayonne. Quel peintre rendra le visage d'un général vainqueur, immédiatement après la victoire?

Au poste de commandement du général Mangin est venu le généralissime. Il y a trouvé les deux chefs successifs de l'armée de Verdun, le général Pétain et le général Nivelle. Il a reçu sans surprise, mais avec satisfaction, la suite des nouvelles heureuses, Thiaumont, Haudromont, Douaumont, la Fausse-Côte.

Et le soir même, à la table de travail où le général Pétain avait, le 10 avril, après la plus puissante attaque allemande sur les deux rives de la Meuse, écrit son immortel : « Courage, on les aura! » le général Nivelle a rédigé ce court et saisissant bulletin de victoire :

« Officiers, sous-officiers et soldats du groupement Mangin.

En quelques heures d'un assaut magnifique, vous avez enlevé d'un seul coup, à votre puissant ennemi, le terrain hérissé d'obstacles et de forteresses du nord-est de Verdun, qu'il avait mis huit mois à arracher, par lambeaux, au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considérables.

Vous avez ajouté de nouvelles et éclatantes gloires à celles qui couvrent les drapeaux de l'armée de Verdun. Au nom de cette armée je vous remercie.

Vous avez bien mérité de la patrie.»

Le général Guyot de Salins lança l'ordre du jour suivant :

« Le général commandant l'armée vous a déjà, au nom de la France, adressé les félicitations et les remerciements de la Patrie; je tiens à vous les exprimer de nouveau. Le Kaiser allemand s'était vanté que, maître du fort de Douaumont, il tenait la clef de Verdun et y entrerait quand il voudrait.

Pour reprendre Douaumont, la France a fait appel à sa plus belle division, à la vôtre.

Votre attaque, admirablement préparée par vos camarades artilleurs, a été un succès foudroyant. En trois heures vous étiez maîtres du fort de Douaumont et, si vous n'êtes pas allés plus loin, c'est que vous en aviez reçu l'ordre formel.

Devant vos uniformes redoutés de marsouins, de zouaves, de tirailleurs, les Allemands épouvantés se sont rendus en masse. Vous en avez ramené près de 2500 dont 50 officiers.

Soyez fiers de votre œuvre, car vous vous êtes couverts de gloire et à vos noms vous avez attaché à jamais le titre de « Vainqueurs de Douaumont ».

Au nom de la France : Merci ! »

Et le général Passaga exprima ces paroles touchantes :

« Camarades, saluons fièrement ceux des nôtres dont le sang généreux a payé ce triomphe. Ces héros ne sont pas morts : nobles martyrs de la plus juste des causes, leur âme généreuse, dans les luttes futures, fera rayonner sur nous l'amour sacré d'une Patrie chérie, indignement souillée... »

Mais les conquérants n'avaient pas le temps de se reposer. Ils devaient avant tout fortifier le terrain depuis les carrières de Haudromont jusqu'à la Fausse-Côte, véritable désert, labouré par les obus, suite ininterrompue d'entonnoirs, sans abris. La pluie commençait à tomber et on campa dans la boue, parfois dans l'eau jusqu'aux genoux. Le repos était exclu et le ravitaillement se faisait attendre.

Difficilement on atteignit les hommes,car les Allemands continuaient à entourer Douaumont d'un cercle de feu et le fort lui-même était arrosé de mitraille.

Le lendemain l'ennemi commença les contre-attaques, qui échouèrent toutes.

Dans la nuit du 27 au 28 octobre le colonel Regnier, commandant le régiment colonial, devait s'emparer d'une carrière située à 400 m. au N. O. du fort. Aussi longtemps que ces repères appartenaient aux Allemands, on ne pouvait se dire en sûreté. En effet, il n'était pas impossible que des couloirs souterrains les reliassent au fort,

les Allemands ayant beaucoup travaillé, creusé et miné à cet endroit.

Le sergent Bousson faisait partie de la section chargée de l'attaque. Il écrit :

« Nous partons sous la pluie, en colonne par un, moi en tête, pour aller occuper les carrières, sautant d'un trou dans l'autre, par une nuit bien noire, attendant un éclair de canon ou une fusée pour nous diriger et rien qu'à la boussole.

Enfin, après avoir rampé dans la boue pendant trois heures au moins, nous arrivons à des abris sous terre, mais vides de Boches. Nous décidons avec mon chef de rester là jusqu'au jour : nous nous mettons au travail, nous faisons une tranchée pour nous mettre à l'abri.

Pendant ce temps, mon lieutenant et moi, nous fouillons ces carrières qui étaient immenses, n'ayant qu'un bout de bougie que nous voulions économiser.

Enfin je fus chargé avec un camarade d'aller reconnaître si le terrain n'aboutissait pas au fort; mais après avoir marché quatre cents mètres à peine, nous avons eu la surprise de voir une lampe allumée et du monde qui dormait.

Sans bruit nous revenons sur nos pas pour rendre compte de notre trouvaille au lieutenant qui décida de les attaquer à coup de grenades sans savoir combien ils étaient.

Nous nous élançons après avoir braqué un fusil-mitrailleuse à l'entrée.

Mais le bruit les avait réveillés et à notre approche ils se mirent à crier : « Camarades! » Ils étaient huit et nous quatre : nous nous emparons du souterrain sans tirer un coup de revolver qui puisse attirer l'attention. Le lieutenant envoya un homme pour rendre compte immédiatement au commandant du fort qui les fit prendre».

On mit donc les alentours du fort de Douaumont en état de défense, principalement du côté des Allemands, pour être prémuni contre toute surprise.

La pilule était amère pour les Allemands, mais comme à l'ordinaire, elle fut dorée pour en atténuer l'amertume. Le fort démoli n'avait plus aucune valeur stratégique, etc.

Des documents trouvés prouvèrent cependant que l'état-major allemand attachait une importance capitale à ces positions par les moyens qu'il prescrivit pour enrayer toute attaque.

Ces nouvelles, à l'entrée de l'hiver, n'étaient pas de nature à stimuler le moral d'outre-Rhin.

La conquête du fort de Vaux.

Douaumont avait cédé facilement et avait été vite reconquis.

Vaux résista aux Allemands du 9 mars au 7 juin et cette fois aussi la défense y fut plus tenace.

C'est la division de Lardemelle qui prit Vaux comme objectif. Elle se composait des 230e, 333e, 299e et 222e régiments d'artillerie, les 50e et 71e chasseurs, et un bataillon du 30e d'infanterie.

La plupart des soldats sont des hommes mariés, paysans du Dauphiné et de la Savoie, des gas indomptables, silencieux, renfermés, mais tenaces quand il le faut.

Ils ont une tâche ardue. Par des déserteurs et des prisonniers ils ont appris que l'ennemi s'attend à une attaque et ne se laissera pas surprendre.

En outre Vaux est solidement fortifié de la façon suivante : 1° en première ligne, une tranchée continue, allant du Nez de Souville aux pentes sud du fond de la Gayette (tranchée Hindenburg, Brochmund, de Moltke, Clausewitz, Seydlitz, Mudra, Steinmetz, Werder, von Kluck; 2° à un kilomètre environ en arrière, une seconde ligne, partant de l'embouchure du ravin des Fontaines (tranchées de Gotha, Hanau, Sieges, Brunehild, jusqu'au village de Damloup; dans les entonnoirs, des nids de mitrailleuses.

Toutes ces positions sont fortement occupées par la 33e division de réserve et la 50e. Les pertes avaient été comblées par le contingent d'anciens soldats blessés, bien dressés, revenus au front après leur guérison.

Le 24 octobre les hommes sont prêts pour l'attaque. Devant eux le pays est ravagé, plein d'obstacles, d'entonnoirs, d'arbres abattus, de bourbiers, vraies mares d'eau puante.

Trois objectifs successifs doivent être atteints : la première ligne de tranchées, la deuxième, puis le fort.

A gauche se trouvent les 230e, 333e régiments d'infanterie, les 50e et 71e chasseurs et un bataillon du 299e; à droite un bataillon du 299e, les 222e et 30e d'infanterie.

Le premier groupe se trouve sous les ordres de Challe, le second sous les ordres de Casella.

Les Français partent dans le brouillard et enlèvent la première ligne où les tranchées Clausewitz et Mudra offrent une terrible résistance.

Les officiers encouragent leurs hommes qui attaquent la tranchée à la baïonnette :

«En avant les gars! Vive la France!»

Quelques coups de fusil allemands claquent, quelques hommes tombent tués ou blessés, et le lieutenant Seigneur est du nombre de ces derniers.

La bataille s'engage immédiatement. Dans la tranchée Brochmund, les bras se lèvent, les Boches se rendent.

La tranchée Hindenburg résiste plus longtemps.

Le sous-lieutenant Place en entreprend le siège avec sa section. Vers midi et demi, une quinzaine de prisonniers en sortent. Une heure plus tard, nouvelle sortie : plus de trente, dont un oficier. C'est l'effet des grenades bien ajustées. Mais combien sont-ils donc là dedans? A en juger par leur fusillade, ils doivent être encore en force.

Avec l'aide du sous-lieutenant Rey et de sa section, le lieutenant Place, dont la section a été fort éprouvée, tente un assaut à la baïonnette, mais il est repoussé à coups de grenades.

Arrive alors le lieutenant Condamin, — qui est prêtre de son état, — avec une section et demie. Il relève son camarade Place, poursuit le siège méthodiquement, multiplie les démonstrations, pourchasse l'ennemi de réduit en réduit et, vers huit heures et demie du soir, il tient enfin l'ouvrage tout entier : ce qui restait de la garnison, quarante hommes et un officier, s'est rendu.

Dans le fond beaucoup de blessés gémissent parmi les morts. La tranchée Clausewitz aussi se défend avec acharnement.

Des détachements sont laissés à cette première position pour finir de briser la résistance, pendant que d'autres continueront leur avance, attaquant les retranchements et les points d'appui entre la première et la deuxième ligne.

Le capitaine Favre de la 23e compagnie doit prendre le retranchement de la Sablière. Ses aventures, racontées par Henry Bordeaux, donnent une idée des divers épisodes, dont l'enchaînement forme la trame de ce combat.

Voici donc le capitaine Favre, après la prise de la Sablière, descendu dans le ravin des Fontaines. Il s'y abouche avec le lieutenant Féron qui commande la compagnie de droite du 401e. La liaison entre les deux divisions est parfaite. Puis il arrive à la hauteur de la tranchée Gotha, sur les pentes ouest du bois Fumin, un peu au-dessus du ravin des Fontaines. Ses patrouilles n'ont pas trouvé le contact de l'ennemi.

Il pourrait poursuivre la marche en avant jusqu'à son dernier objectif qui est l'étang de Vaux, mais la résistance rencontrée par les compagnies de droite de son bataillon sur la crête et les pentes est de ce bois Fumin ne lui permet pas de continuer son mouvement.

Il doit rester sur place et fait construire une tranchée qui, le lendemain matin 25, offre déjà une protection efficace.

Le matin du 25, il ne peut se résoudre à l'immobilité et il se décide à envoyer une forte patrouille aux abords de l'étang. Ma foi, sa compagnie est à l'abri dans la tranchée qu'elle a creusée : il accompagnera, ou plutôt il conduira sa patrouille composée du sergent David et d'une douzaine d'hommes. Le ravin des Fontaines débouche à l'étang de Vaux; au delà, du côté du village, est la digue. La petite troupe va jusqu'à la digue. Brusquement, comme le capitaine Favre, qui est devant, visite une tranchée allemande entièrement bouleversée, il aperçoit un Boche fumant tranquillement sa pipe à l'entrée d'un abri au-dessous de lui. Car, dans cette guerre aux larges espaces, on fume tranquillement sa pipe ici, tandis qu'on s'égorge à côté.

La bataille fait rage devant la tranchée Gotha. Devant

le village de Vaux l'Allemand se croit en villégiature. Vaux, dont la conquête a donné tant de mal, ne peut être repris d'un coup : on a le temps de voir venir.

Le capitaine Favre fait signe à ses hommes de se terrer sans bruit. Il a déjà arrêté son plan. Ce sera un beau coup de filet : toute la garnison des abris faite prisonnière.

Mais il lui faut un renfort de grenadiers pour opérer plus sûrement. Un de ses compagnons va les chercher. Il en ramène une dizaine aux musettes bien garnies, sous la conduite de l'adjudant Perret.

Pendant son absence, le Boche n'a pas cessé de fumer, ni Fabre de l'observer et d'étudier le terrain et les ouvertures des abris. Le chasseur à l'affût n'est pas plus attentif à la surveillance du gibier. Mais le gibier ne va-t-il pas le dévorer? Voici qu'à l'instant même où il va ordonner d'occuper toutes les issues, une section d'infanterie débouche à trente mètres de lui en colonne par un, venant du village de Vaux. «Couchez-vous,» commande-t-il à voix basse.

Les hommes se collent au sol. Ils ne sont pas vus, et la colonne s'engouffre dans les casernes.

Cela fait bien du monde là dedans, et il y a peut-être d'autres ouvertures. Le jeune chef est un vieux routier avisé et prudent.

Avant de risquer l'aventure, il convient de mettre de son côté toutes les chances. Il demande deux volontaires : le caporal Farjon et le soldat Arpaillanges se présentent les premiers. A eux trois, ils font une nouvelle reconnaissance des abris. Cependant, à l'une des entrées, le Boche fume toujours sa pipe.

On se décide à lui mettre la main au collet : s'il appelle, on le tue.

Il lève un œil étonné, prend à la main sa pipe, car un homme à demi étranglé ne peut tirer une bouffée, et se tait. On l'interroge rapidement : il fournit les derniers renseignements utiles.

Le capitaine Favre, prompt à l'exécution une fois qu'elle est résolue, range ses hommes aux diverses entrées. Une grenade suffit; les Allemands, sans difficulté, sortent de leurs trous : plus de soixante, dont un lieutenant et une paire de médecins. «Est-ce tout?» demande Favre à l'officier.

L'officier ne répond pas, mais ses soldats font signe que non derrière lui. Evidemment, une ou deux nouvelles grenades convaincraient les récalcitrants, mais le capitaine Favre, prudent pour ses hommes, ne l'est guère pour lui-même, et par surcroît il est généreux comme un paladin. Il descend tout seul dans le réduit, son revolver en main, et il lie conversation avec les retardataires, leur affirmant qu'il ne leur sera fait aucun mal. Les derniers sortent à leur tour : le total est de quatre-vingt-deux. Maintenant il faut revenir, avec cette forte colonne, quatre fois plus nombreuse que son escorte. Le retour risque d'être compliqué : un agent de liaison vient prévenir le capitaine Favre que des éléments ennemis progressent sur sa droite. On presse le pas : une mitrailleuse du 401e protège le défilé en tirant sur la crête du bois Fumin.

Le terrain est mauvais, défoncé, glissant, boueux. Favre se fait une entorse et doit rester en arrière. Aussitôt, il a les deux majors allemands à ses pieds qui le palpent, le frottent, le massent et multiplient leurs services. Appuyé sur cette singulière garde d'honneur, il parvient à rejoindre sa compagnie, mais il doit céder le commandement au sous-lieutenant Place...

Le soir du 24 venu, la lutte pour la tranchée de Gotha n'était pas encore terminée et cette nuit fut pleine de mystère, car la situation y était sujette à surprises.

Une ruse causa la mort du sous-lieutenant Philippe.

Il veillait sur ses hommes qui remuaient la terre pour creuser une tranchée. Il allait de long en large, la pipe à la bouche, la canne sous le bras.

C'était un garçon tranquille et pensif, instituteur à Saint-Didier. A quoi pense-t-il en ce moment, après la bataille, pendant cette accalmie avant d'autres dangers? Probablement à sa femme et ses quatre enfants. Dans sa dernière lettre il écrivait en effet : «Dis-toi bien que tu es avec nos quatre chers petits tout mon bonheur et toute ma pensée...»

Le quatrième était né après son départ pour l'armée et il ne l'avait vu qu'une seule fois lors d'un congé.

«Une vie en reflète des milliers d'autres. C'est pourquoi il faut, de temps à autre, descendre au fond d'une vie.» fait remarquer à juste titre Henry Bordeaux.

Philippe est donc cette nuit, comme d'ordinaire, fidèle à son poste, quand tout à coup des ombres se dressent derrière lui : amis? ennemis? L'officier se place devant eux : ce sont des Allemands.

L'un d'eux dit en parfait français :

«Nous venons nous rendre. Où est l'officier?»

« C'est moi », dit Philippe s'avançant et couvrant ses hommes. «Un coup de feu, quelques grenades, des ombres qui traversent, fuyant vers les lignes allemandes, puis plus rien. Philippe était tombé sans un cri, atteint d'une balle au cœur tirée par un parti allemand égaré dans nos lignes et qui tentait par ruse de fuir vers le village ou le fort de Vaux. Ses hommes ramenèrent le cadavre au capitaine Foubonne qui le veilla toute la nuit.

Un peu plus loin le sous-lieutenant Goury, d'ordinaire si gai, pleure son ami; tous deux étaient originaires du même pays.

Le matin du 25 se lève ensoleillé et apporte de l'espoir. Gouvy conduit ses hommes à un retranchement qui doit être enlevé. Une balle le frappe au front et moins d'une demi-journée après son ami il donne, lui aussi, sa vie pour la France.

Cette nuit le caporal Balestibeau avait été tué aussi à une attaque par surprise des Allemands. Ceux-ci tuèrent la sentinelle au moyen d'une grenade à main dont un éclat ouvrit le côté au caporal. Le malheureux, quoiqu'affreusement mutilé, eut encore le courage de crier avec les forces qui lui restaient : « Aux armes, camarades!»

Son corps fut criblé de balles. Il succomba, mais ses frères d'armes repoussèrent l'ennemi.

L'ordonnance de Philippe ne voulut pas quitter le corps de son chef qu'il veilla en pleurant. Une balle l'atteignit et un nouveau cadavre tomba sur le premier.

Oui, il est salutaire de décrire de temps en temps la peine et la fidélité d'un individu pour rendre le sentiment de milliers d'autres.

* * *

Ici la marche en avant ne va donc pas aussi facilement que celle de Douaumont. Les nombreux obstacles exigent de grands sacrifices.

Les 5e et 71e chasseurs avaient comme tâche d'attaquer d'emblée le fort, mais toutes ces résistances, particulièrement celles des tranchées Clausewitz et Seydlitz, ont entravé leur avance. Avec les renforts arrivés on enlève enfin les dernières tranchées.

On se jette alors sur le «Petit Dépôt».

Les 7e et 8e compagnie du 71e bataillon de chasseurs secourent le 299e d'infanterie. Une des premières victimes fut le capitaine Jolly de la 7e. Il expédie un de ses chasseurs au commandant avec ce message : «Va dire au commandant que je suis mort pour la France.»

Le lieutenant Dumenil prend sa place, mais perd bientôt ses trois chefs de section. On pénètre cependant dans le «Petit Dépôt», où cent Allemands sont faits prisonniers.

Le 222e doit prendre la redoutable batterie Damloup, formidable défense. Après quelques heures de combat elle tombe aux mains des Français qui y prennent cent prisonniers et un matériel considérable. D'autres tranchées tombent encore et le soir du 25 octobre la première ligne de tranchées est enlevée, quoique, comme nous l'avons vu plus haut, sur certains points la lutte continuât toute la nuit.

Le 26, l'état-major pouvait donc donner l'ordre d'attaquer le fort de Vaux.

Toute la matinée l'artillerie prit sous son feu le fort et les alentours immédiats. A dix heures l'attaque se déclenche. Ce sont les 4e (Gurgat) et 6e (Varase) bataillon du 216e (lieutenant-colonel Perchenet). Le bataillon Lourdel du 333e doit appuyer la gauche, en liaison avec les bataillons du 230e qui progressent dans le bois de Fumin et vers le village de Vaux, mais sont arrêtés par des positions fortifiées qu'ils y rencontrent.

Charge de la cavalerie russe.

Le bataillon Lourdel atteint l'angle Nord du fort, mais sa situation est critique par suite du retard du 230e.

Les deux bataillons du 216e doivent prendre le fort par l'Ouest et l'Est. Le chemin est difficile. De fortes colonnes de fumée s'élèvent du fort semblable à un volcan, qui ravage tout le pays environnant.

L'artillerie ennemie tape dur. Les hommes doivent traverser des feux de barrage et sautent d'entonnoir en entonnoir. Beaucoup y tombent et y restent. Un obus blesse quatre officiers d'un groupe de cinq.

Les mitrailleuses du fort sèment partout la mort.

Les 21e et 22e compagnie avancent malgré tout et s'approchent. Le sous-lieutenant Doutre, seul officier survivant de la 22e, est à son tour tué net par une balle au front au moment où il veut sauter d'un entonnoir dans un autre. A côté de lui l'aspirant Neris s'écrie :

«A moi le commandement de la 22e!»

Avec trois sergents et cinq grenadiers il essaye de réduire, au moyen de grenades, les mitrailleuses. Il est blessé à la tête. Deux hommes s'élancent et bondissent dans le fort. Ils ne reviennent plus.

Des hommes des 13e, 14e et 15e compagnie atteignent aussi l'endroit infernal et lancent des grenades à main. Le sous-lieutenant Morgana conduit une partie de sa section dans le fort, mais les courageux soldats sont obligés de rebrousser chemin. Les mitrailleuses ne cessent pas un instant de cracher des balles.

Et les sections intrépides qui se sont aventurées dans cette fournaise ne trouvent d'autres abris que des trous d'obus. Elles sont isolées des autres et ne peuvent plus les rejoindre. Le gros est resté en arrière et comment les atteindre? Il faut attendre la nuit. Mais alors les Allemands éclairent sans cesse avec des fusées et tirent sur toute ombre. Un petit nombre de ces héros peuvent revenir.

Le 26 octobre n'a donc pas livré le but convoité, et cela pour deux motifs : le retard des troupes dans le bois de Fumin et l'action efficace des mitrailleuses ennemies. Il faut détruire celles-ci, ce travail incombe à l'artillerie. Malheureusement le temps est défavorable.

Dans le bois de Fumin le 230e progresse, mais plus loin il est à nouveau arrêté par la position fortifiée de Altenkirche.

Le 27 octobre la division Andlauer vient relever celle de Lardemelle. La bataille autour de Vaux continue.

Le 28, un prisonnier donne des renseignements au sujet du fort. Il y a une garnison de 300 hommes. Les mitrailleuses se trouvent dans des abris bétonnés et surtout du côté méridional.

L'artillerie arrose le fort avec du 155 et du 220. Toutes les communications sont sous le feu d'un bombardement qui surpasse tous les précédents.

Les Allemands répondent, mais faiblement.

Du 28 octobre au 2 novembre l'artillerie joue le rôle principal.

Le 2, l'artillerie ennemie est si peu nourrie que l'état-major décide de donner le coup de grâce au fort.

L'attaque aura lieu le 3 novembre. Mais le 2 déjà on constate que l'ennemi évacue le fort. On entend des explosions et dans l'après-midi les Allemands annoncent par sans fil qu'ils ont abandonné la forteresse.

Les Français progressent dans la nuit du 2 au 3.

Le lieutenant Diot de la 21e compagnie doit aller reconnaître le fort, car on se défie : l'ennemi peut tendre un piège. Il paraît en effet tellement invraisemblable qu'il aurait renoncé sans plus de résistance à cette formidable forteresse, cause de tant de sacrifices.

Le fort est en feu. Y a-t-il encore des Allemands? A dix heures du soir le lieutenant Diot se met en route. A minuit il envoie des patrouilles.

Ils reviennent avec la nouvelle que les fossés sont libres. Le lieutenant Diot y conduit sa compagnie.

Lui-même s'avance avec le sous-lieutenant Lavère et un détachement de génie. La nuit est affreusement noire et il faut éviter de faire la moindre lumière. Les éclaireurs cherchent en tâtonnant une ouverture et ils finissent par découvrir un trou qui peut-être a servi à une mitrailleuse.

Le gros lieutenant Diot ne peut s'y introduire.

Un soldat plus mince s'y faufile et parvient à passer. Diot se débarrasse de son équipement et de sa capote, poussé de l'extérieur et tiré par le soldat à l'intérieur il passe dans l'ouverture. La tentative réussit, Diot a agrandi la brèche, Lavère peut suivre.

Les trois hommes examinent les lieux aidés d'une lanterne et de lampes de poche électriques.

La fumée et les émanations de gaz prennent à la gorge. Dans les couloirs gisent quelques cadavres.

La respiration devient de plus en plus difficile dans le fort abandonné. Les Français s'en rendent maîtres.

Les Allemands l'avaient abandonné le matin du 1er novembre.

Le butin délaissé prouva que ce départ était plutôt une fuite qu'un abandon volontaire.

En effet, les Français y découvrirent un million de cartouches, un millier de bouteilles d'eau minérale, trois

Une tombe commune.

mille boîtes de conserves, des quantités de fusils, grenades, lance-flammes et quatre mitrailleuses.

Les destructions prévues n'avaient été exécutées que partiellement, autre preuve de fuite à la faveur de l'obscurité.

Le Jour des morts la position était restée inoccupée et un silence lugubre plana dans les salles, les galeries et les abris.

Le 3 novembre, le 118e occupa le fort. Les Français fouillèrent aussi la zone de l'étang jusqu'au village de Vaux, faisant par-ci par-là des prisonniers allemands restés en arrière et qui se rendirent sans résistance ou après avoir tiré quelques coups de feu.

Plusieurs jours se passèrent avant que le fort de Vaux fut nettoyé de toutes ses ordures, car le spectacle était aussi répugnant ici qu'à Douaumont.

Pour atténuer la lamentable impression que cette perte devait provoquer, les Allemands firent croire à la population que l'abandon du fort avait été volontaire.

La conquête des deux forts cependant eut un formidable retentissement dans tous les pays: une fois de plus les plans allemands avaient échoué.

L'offensive de décembre à Verdun. — Une colombe de paix.

Un mois se passa sans incidents remarquables. Les Français avaient besoin de leur temps et de leurs hommes pour exécuter toutes sortes de travaux dans la région reprise.

Le général Mangin prépara cependant une nouvelle offensive afin de compléter les succès d'octobre. Verdun devait être dégagé davantage, Vaux et Douaumont avaient besoin d'espace, mais cette offensive devait être préparée minutieusement.

On construisit en quelques semaines dans ces régions dévastées 30 kilomètres de routes et 10 kilomètres de chemins de fer, pour pouvoir amener rapidement artillerie, munitions et troupes. Ce travail gigantesque avait été accompli en grande partie sous des bombardements violents. Les routes serpentaient à travers un désert, véritable écumoire de trous d'obus, où l'eau était stagnante.

Il fallait aussi creuser des tranchées et des boyaux de communications.

Ce travail préparatoire terminé, les divisions Muteau (126e division d'infanterie), Guyot de Salins, que nous connaissons déjà, Garnier-Duplessis (la 37e) et Pasaga, que nous avons vues aussi lors de la précédente offensive, furent amenées sur place.

Les 123e ,18e, 21e et 6e divisions d'infanterie étaient maintenues en réserve.

Deux lignes d'artillerie préparèrent et appuyèrent l'offensive : l'une allant du fort de Vacherauville à Thiaumont, Fleury et Souville; l'autre de Belleville, au Mont-Saint-Michel et au fort de Tavannes.

Du côté allemand 5 divisions en ligne et 4 autres en réserve.

L'attaque fut fixée au 15 décembre. Les Français vont à l'assaut avec le même entrain qu'en octobre. Vacherauville, la Côte au Poivre, la côte 342, les tranchées devant Louvemont sont prises aussitôt. Il n'en est pas de même des bois d'Albain et de Chauffour, de ceux de Douaumont et du ravin de Helly qui sont beaucoup plus difficiles à enlever.

De furieux combats à la baïonnette et aux grenades s'y déroulent. Mais le succès est notable : 11.000 prisonniers, dont 300 officiers, 115 canons, des centaines de mitrailleuses, des dépôts de munitions et toute sorte de matériel, tel est le bilan de cette bataille.

Le bois de Vauche est conquis après une âpre lutte à la baïonnette. Les bois de Caurières sont dépassés jusqu'à la lisière de celui de Chaume.

Le 18 décembre l'ennemi a reperdu le terrain qui lui avait coûté cinq mois d'efforts.

La France obtint son but par cette offensive : Verdun était hors d'atteinte et les plans allemands furent réduits définitivement à néant.

En Allemagne le moral baissait de plus en plus. Depuis longtemps déjà la fascination de Verdun avait perdu son effet. Un neutre, qui voyageait en Allemagne à cette époque, écrit :

« Dans le train je me trouvai tout à coup au milieu de soldats blessés (soi-disant *blessés légèrement*, quoique les aveugles fussent comptés parmi ceux-ci!»

L'organisation laissait, à ce moment-là, beaucoup à désirer, en sorte que les soldats venaient s'installer parmi les civils. L'un d'eux, un gros Souabe, n'avait pas du tout l'apparence aussi misérable que les autres et il parut bien vite qu'il était renvoyé chez lui pour quelque temps pour se guérir d'un mal interne.

Je lui offris un cigare et parvins ainsi à le faire causer. Il servait dans l'armée du Kronprinz. Quand je lui demandai ce qu'il pensait de son chef, sa figure s'assombrit.

« Der gräszliche Mensch mit dem ewig lachenden gesicht », il ne pouvait le supporter, dit-il.

La conduite du Kronprinz, qui après des batailles sanglantes organisait des fêtes au champagne, ce qui faisait scandale partout, d'après lui. Beaucoup d'officiers refusaient de participer à ces orgies indignes. D'ailleurs, la popularité du Kronprinz, d'après ce que me confirmèrent encore d'autres soldats, avait vécu.

La situation dans les tranchées était lamentable.

J'appris quantité de petits trucs pour se faire exempter du service. C'est ainsi qu'on me raconta l'histoire

véridique d'un soldat (un intellectuel), qui depuis de longs mois traînait à l'hôpital avec une blessure. Chaque fois que la blessure avait l'air de se guérir, il rouvrait la plaie de façon à prolonger indéfiniment la convalescence.»

Et voici le témoignage de James W. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin:

« En décembre 1915, un grand banquier de Berlin me dit que les Allemands étaient fatigués de la guerre; que la maison Krupp et les autres grandes entreprises industrielles étaient en train d'amasser des fortunes et prolongeaient la guerre, en insistant sur l'annexion de la Belgique; et que les *junker* étaient également en faveur de la continuation de la guerre, parce qu'ils employaient des prisonniers et que leurs bénéfices étaient ainsi quadruplés et même quintuplés. Il ajouta que, selon lui, ce sont les commerçants de classe moyenne (Kaufleute) qui seront appelés à payer les frais de la guerre et que les junker ne subiront pas d'impôts.

La grande masse manquait de beaucoup de choses.

Verdun ranima les espoirs, mais quand ceux-ci se dissipèrent, la désillusion fut grande. Les femmes faisaient pendant des heures la file aux magasins pour obtenir, en échange de cartes, leur maigre ration. On allait à la recherche de beurre, de graisse et de pommes de terre à la campagne. Il y avait pénurie de charbon, de vêtements.

Et le deuil s'accentuait dans les familles dont certaines avaient perdu un, deux ou même trois fils, ce qui ne contribuait pas peu à refroidir l'enthousiasme guerrier. »

Grand fut donc l'espoir à l'annonce des premières propositions de paix.

Le 15 le gouvernement allemand et ses alliés proposèrent à l'Entente de discuter les conditions de paix.

Les soldats allemands, à Bruxelles entr'autres, en témoignèrent ouvertement leur joie. Le président Wilson, des Etats-Unis, demanda aux belligérants de faire connaître leurs intentions pour pouvoir établir une base aux pourparlers.

Toutes les nations manifestèrent quelque espoir.

Y aurait-il une chance de voir se terminer la guerre? Cette heure cependant n'était pas venue. Bientôt l'atmosphère allait s'assombrir à nouveau et la guerre étendre encore ses ravages.

La fin de 1916 au front occidental.

Nous avons décrit plus haut comment se termina la bataille de Verdun en 1916.

A la Somme aussi la lutte se poursuivait; quoiqu'on n'en attendît plus de résultats décisifs, il s'agissait de fortifier les positions conquises.

Autour de la Maisonnette entr'autres on se battait avec acharnement.

La Maisonnette, domaine seigneurial avec château, sis près de Péronne au sommet d'une colline, dominait le champ de bataille au sud de la Somme.

De cette hauteur les Allemands avaient bombardé Péronne en 1870 et ce point stratégique avait conservé son importance.

Ils voulurent donc, en 1916, conserver cette position à tout prix.

L'agglomération de la Maisonnette se composait du château avec son parc, une douzaine de maisons, des vergers et des prairies.

C'était un de ces endroits pittoresques de la vallée de la Somme qui faisait jadis l'admiration des touristes, et qui était maintenant réduit à l'état de désert.

Les Allemands en avaient fait une position fortifiée, avec points d'appui, retranchements, abris, souterrains, tranchées; ils avaient mis chaque construction en état de défense et protégé toute l'agglomération au moyen d'artillerie et de nombreuses mitrailleuses. Toutes les caves avaient été blindées.

Cependant ce redoutable système ne put résister à l'offensive française.

Le 9 juillet un régiment colonial en fit l'attaque et en une heure et demie les Marocains en furent maîtres. Dans les caves, où les Allemands s'étaient réfugiés, ils lancèrent des quantités de grenades à main, ce qui força les ennemis à se rendre en masse.

Les Français progressèrent ensuite vers le bois de Blaise où un détachement allemand leva, à leur approche, les bras en signe de reddition. A peine les coloniaux firent-ils mine d'approcher pour les désarmer que la traîtrise se dévoila. Les Allemands, s'écartant à droite et à gauche, découvrirent leurs mitrailleuses qui se mirent aussitôt en action causant un affreux carnage parmi les Français. Deux officiers et cinquante de leurs hommes gisaient dans leur sang.

Les coloniaux reculèrent, mais la rage au cœur. Grâce à des renforts ils purent remonter à l'assaut, prendre les positions et assurer la prise du château. Le bois de Blaise fut occupé, occasionnant une perte sensible à l'ennemi, car la présence des Français à La Maisonnette était une menace constante pour la position de Péronne.

Le 15 juillet les Allemands tentèrent une violente contre-attaque, employant lance-flammes et gaz asphyxiants. Une lutte effroyable s'engagea, mais l'ennemi ne put reprendre que la partie nord du bois.

Le lendemain d'ailleurs les coloniaux les en délogèrent à nouveau.

Evidemment les Allemands ne pouvaient pas se résigner si facilement à cette perte. Et le 17 ils attaquèrent encore. Jusque six fois leurs troupes firent l'assaut, mais six fois ils furent repoussés.

Attaques, contre-attaques, prise d'une tranchée reperdue le lendemain, telles étaient les opérations quotidiennes qui eurent pour résultat d'énormes pertes.

Tous les jours, de part et d'autre, des hommes tombaient, arrosant de sang français ou boche le sol de La Maisonnette.

Les bâtiments furent transpercés par les balles, les murs s'effritèrent, mais des sacs de terre remplaçaient au fur et à mesure ce qui disparaissait. Les arbres du parc et des vergers tombèrent et entre les troncs déchiquetés on tressa des fils barbelés.

En octobre les Allemands avaient fait quelques progrès. Ils s'installèrent à la lisière du bois et se retranchèrent dans les ruines d'une ferme, sans pouvoir avancer davantage.

A la fin de 1916 les Français tenaient toujours la hauteur, fait sur lequel nous insistons, car nous verrons plus tard de quelle importance il sera pour l'offensive du printemps 1917.

Dans le courant de l'hiver les Français réussirent même à enlever aux Allemands les légers avantages que ceux-ci avaient réalisés en octobre.

Cette hauteur était dénommée « côte 97 ». De là la vue découvrait un spectacle épouvantable, évoquant celui d'une contrée bouleversée par un tremblement de terre. Dans le lointain la Somme, sortie de son lit, avait transformé les terrains environnants en marécages.

Ces marais isolaient la ville déjà si éprouvée de Péronne du village de Biaches, jadis si pittoresquement situé sur le canal dans un encadrement de verdure.

Ici aussi la bataille avait fait rage en juillet. Les Allemands avaient transformé le village en forteresse et particulièrement organisé la sucrerie, la mairie et la station, d'où les mitrailleuses crachaient leur feu meurtrier.

Le 9 juillet on se battit dans les rues et les jardins du matin au soir et sans crainte d'exagération nous pouvons dire que Biaches était parsemé de morts et de blessés français (troupes du général Fayolle) et allemands.

Le fortin d'Herbécourt résistait encore le soir. Pratiquement on l'avait dépassé déjà et il constituait un danger dans le dos des Français.

Il fallait donc l'enlever coûte que coûte.

Le « fortin » n'était en réalité qu'une maison ordinaire que les Allemands avaient transformée, au moyen de barricades, en un redoutable nid à mitrailleuses. Aussi longtemps qu'on ne l'avait pas réduit, la prise de Biaches ne pouvait pas être considérée comme un triomphe; au contraire, le danger était sérieux.

Herbécourt tomba le 10 juillet grâce au courage d'un capitaine et de huit hommes qui le contournèrent sous la pluie des balles et réussirent à y pénétrer. Revolver

Ce qui reste d'une batterie allemande au bois Chauffour.

au poing ils surprirent tellement les Allemands que les deux officiers et 112 hommes qui en formaient la garnison se rendirent docilement.

Biaches aux Français était une grave menace pour Péronne. L'état-major furieux de sa perte en ordonna la reprise à n'importe quel prix.

Le 15 juillet l'ennemi bombarda la localité avec tant de violence que non seulement les derniers pans de murs s'effondrèrent, mais que des caves furent défoncées. Partout des incendies éclatèrent. Les occupants y vivaient dans une atmosphère intenable de fumée, de flammes et de gaz délétères.

Vers le soir les Allemands firent l'assaut, appuyés de lance-flammes, aspergeant les positions des Français de liquide brûlant. Une section environnée de flammes dut céder pour échapper au danger d'être carbonisée. L'assaillant cria victoire, s'introduisit dans Biaches et conquit une bonne partie du village.

Mais le matin les Français reprirent l'offensive et enlevèrent tout ce qu'ils avaient dû abandonner la veille sous l'assaut.

Le 17, les Allemands revinrent à leur tour, protégés par leur artillerie du Mont-Saint-Quentin. Ils eurent la victoire.

Le lendemain continuation de la bataille sans résultat; le jour suivant nouvelle lutte avec victoire française. Enfin Biaches resta définitivement aux alliés comme point d'appui pour l'offensive de 1917, quand les Anglais reprirent ce secteur ainsi que La Maisonnette.

Herbécourt, troisième point d'appui, tomba plus facilement aux mains des Français.

A Dompierre, autre point tragique, des combats acharnés furent surtout livrés aux abords de la sucrerie. A peu de distance est situé Belloy-en-Santerre, qui en juin 1916 avait été fortifié aussi solidement que d'autres points cités.

Le 4 juillet la légion étrangère reçut l'ordre d'enlever immédiatement la position. Il était six heures du soir. Les troupes arrivèrent à 300 mètres du but. A ce moment les Allemands, les estimant suffisamment près, ouvrirent le feu de leurs mitrailleuses qui fauchèrent des lignes entières. Les 9e et 11e compagnies furent principalement éprouvées et perdirent tous leurs officiers.

Une de celles-ci fut commandée par un caporal. La légion réussit cependant à enlever Belloy où elle fit 750 prisonniers.

Les Allemands n'abandonnèrent pas si facilement la position et toute la nuit ils firent des contre-attaques. A l'aube ils pénétrèrent à nouveau dans le village, encerclant le parc du château où ils prirent trois sections. Ce détachement allemand s'était cependant aventuré trop loin et quand il voulut rebrousser chemin, les Boches furent à leur tour pris par les débris d'une compagnie ralliés par un officier.

Les Allemands voulurent user d'un de leurs perfides stratagèmes habituels. Ils firent marcher devant eux les prisonniers français pour empêcher l'ennemi de tirer sur eux. Mais l'officier français, ne perdant pas son sang-froid, cria à ses compatriotes prisonniers :

« Couchez-vous! »

Ils s'exécutèrent aussitôt et les soldats purent ouvrir le feu sur leurs ennemis.

Les Allemands se rendirent, à part quelques-uns, qui essayèrent de prendre la fuite en emmenant un officier blessé de la légion étrangère. Mais les prisonniers français, quoique désarmés, se jetèrent sur les Allemands et délivrèrent leur chef.

Belloy resta aux mains des Français, mais s'émietta pendant les mois suivants sous les bombardements.

A Estrées, que les Français reprirent maison par maison, mêmes scènes effroyables. Deux cents Allemands pourvus de mitrailleuses s'y maintinrent longtemps dans la partie est, ne voulant pas se rendre. Ils résistèrent pendant 20 jours. Les Français bombardèrent alors le groupe de maisons et pendant six heures consécutives une pluie d'obus de 220, 270 et 370 s'y abattit. Les maisons disparurent, des caves s'effondrèrent et on ne trouva plus sous les décombres, après la prise de la position, que 15 survivants.

Cent quatre-vingt-cinq soldats avaient perdu la vie dans les ruines.

Les Français enlevèrent aussi le Bois des Satyres près de Fay, sillonné d'abris souterrains, véritables casernes bien garnie, avec les meubles enlevés dans les villages voisins. On y voyait même des pavillons réservés aux officiers et marqués d'un écriteau pour en défendre l'accès aux soldats.

On y découvrait lits, canapés, pianos, etc. Les Allemands s'y sentaient si bien abrités qu'une pancarte placée à l'entrée du poste de commandement pouvait dire :

« Macht Joffre auch ein böses gesicht,
Hier treffen uns seine granaten nicht. »

(Joffre a beau faire une mine méchante, ses obus ne nous atteindront pas ici).

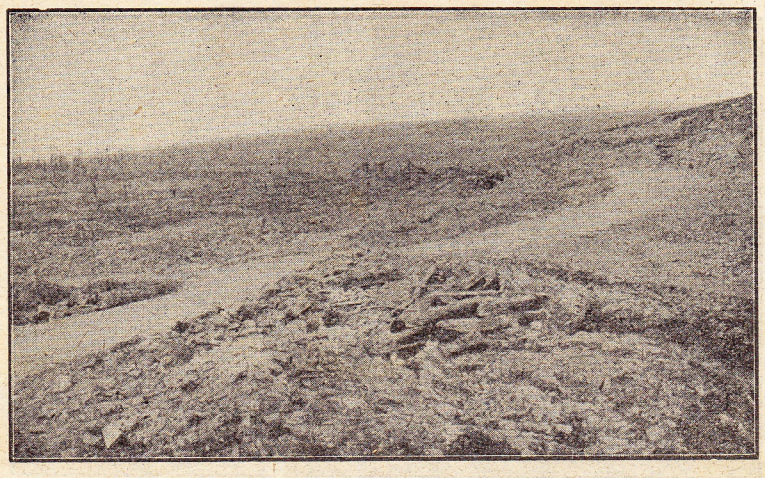
Aux environs de Chaulnes la lutte ne fut pas moins âpre ; les Allemands réussirent à conserver la place, et nous en reparlerons lors de l'offensive de 1917.

L'offensive de 1916 parvint à soustraire Albert aux bombardements, car en 1914 les Allemands avaient été repoussés à peine au delà de cette ville.

Depuis le 29 septembre 1914 Albert avait été bombardé constamment. Les Allemands ne respectèrent même pas le drapeau de la Croix-Rouge : le 21 mars 1915 entr'autres, l'hôpital civil fut bombardé d'après les observations d'un avion ; cinq vieillards furent tués et plusieurs infirmières, dont la sœur supérieure, blessées.

Pendant longtemps les deux armées avaient donc été en présence devant Albert et de part et d'autre le combat de mines fut actif aux environs de La Boiselle et Ovillers.

Le 1r juillet 1916 les Français, quoiqu'obligés de réduire une résistance opiniâtre, progressèrent.



Ce qui reste de Samogneux-lez-Verdun.

Un bataillon de la garde prussienne se défendit pendant 17 jours près d'Ovillers et ne comptait plus, quand il se rendit, que 2 officiers et 124 soldats.

Nous pourrions répéter pour tant d'autres localités de la Somme ce que nous avons dit jusqu'ici.

La conquête par les Anglais de Courcelette et Martinpuich près Bapaume mérite une mention spéciale.

L'attaque eut lieu le 15 septembre. Ce fut ici que les tanks entrèrent pour la première fois en action.

C'était l'évocation d'un conte de Jules Verne, mais en réalité ils étaient là les fameux chars d'assaut.

Qui les inventa ?

On a parlé de nouveau du ou des inventeurs du tank et on a cité également, à cette occasion, les noms de quelques inventeurs — entre autres Léonard de Vinci — qui firent des plans de chars armés qu'on pourrait considérer, le cas échéant, comme les précurseurs du char de combat moderne.

Rappelons, à ce sujet, que Jules Verne, qui, dans ses beaux romans d'aventures, a prédit plusieurs inventions aujourd'hui réalisées, telles que la navigation sous-marine et aérienne, a pressenti également l'existence des tanks.

Dans la *Maison à vapeur*, il relate, en effet, un voyage imaginaire accompli dans les Indes anglaises, par de vaillants sportsmen, dans un véhicule d'acier, tout à la fois formidable et bizarre, au moyen duquel ils escaladent les montagnes, descendent dans les vallées, traversent les fleuves. Cette maison roulante est en même temps une forteresse mouvante dont les occupants livrent de sanglats combats à des bandes d'Indous et à des troupeaux d'éléphants.

Dernièrement M. Léon Grasilier, dans la *Nouvelle Revue*, nous révéla que Napoléon Ier aurait pu avoir des « tanks », puisqu'en frimaire an X, c'est-à-dire en décembre 1801, «un certain Collin d'Anglas, se disant chimiste ingénieur, demandait au préfet de police l'autorisation de faire publiquement une expérience dont le résultat devait être de prouver qu'avec une machine qu'il appelait « pompe de guerre », on pouvait défendre une ville à brèche ouverte avec cent hommes contre cent mille, et un vaisseau contre quatre vaisseaux ennemis d'égale force, et les démanœuvrer dans l'instant sans tirer un coup de canon ».

Mais le préfet de police Dubois donna un avis défavorable à l'opportunité de l'expérience et écrivit à Fouché, ministre de la police :

« J'ai pensé que l'expérience de Collin d'Anglas, toute innocente qu'elle serait, pourrait faire dire que les Français se permettent ce qu'ils regardent comme abominable chez leurs ennemis.

« Par cette considération, j'ai refusé l'autorisation qui m'était demandée et j'estime que cette expérience et toute autre semblable ne doivent point être faites en public pendant toute la guerre. »

Il est plus que probable que si l'invention avait été présentée au roi de Prusse de l'époque, celui-ci n'aurait pas eu tant de scrupules que les Français...

Quant à son descendant, Guillaume II, l'application monstrueuse des gaz asphyxiants et autres qu'il a laissé innover durant la dernière guerre, nous permettent de ne pas insister sur ses sentiments... humanitaires.

Ces tanks furent perfectionnés de façon à simuler bientôt des forteresses mobiles crachant le feu de tous côtés. Ils surmontaient tous les obstacles tels que réseaux de fils de fer barbelés, tranchées, blockhouses, etc.

Les Allemands les imitèrent bien vite.

A cette même offensive le village de Flers, qui rappelle un des crimes de 1914, fut repris.

A leur arrivée dans la commune, les Allemands obligèrent le boulanger Delmotte à faire du pain pour eux. La farine épuisée, le boulanger dut aller en chercher à ses frais à Bapaume, ce qui ne fit pas le compte du brave homme. Il refusa de travailler si on ne lui payait pas la marchandise qu'il devait s'acheter lui-même.

Les Allemands n'admettant pas de résistance de la part d'un civil, cherchèrent l'occasion de se venger. Delmotte avait dû remettre son fusil de chasse et ses munitions, mais les Allemands trouvèrent une boîte contenant quelques éclats d'obus ramassés par le fils du boulanger. C'était un beau prétexte pour accuser ce dernier d'avoir caché du matériel de guerre. Il fut emprisonné dans sa cave. Le lendemain les soldats l'emmenèrent au jardin où ils lui montrèrent un puits : son tombeau, préparé depuis la veille. Les bourreaux le fusillèrent séance tenante (27 octobre 1914).

Près de Montauban le 6e régiment bavarois perdit à l'offensive de 1916 3000 hommes des 3500 dont il se composait ; le 190e d'infanterie y laissa la moitié de ses effectifs. A Fricourt les Anglais prirent 1500 Allemands.

Pendant les derniers mois de 1916 les deux partis renforcèrent leurs positions. Les Allemands percèrent le Mont-Saint-Quentin, près de Péronne, y creusèrent des galeries avec abris, blockhouses et postes d'observations. La colline fut pourvue d'artillerie. Le village et son château devinrent une véritable forteresse. Il en fut de même ailleurs, car de part et d'autre on se préparait pour le printemps de 1917 à de nouvelles luttes.

L'année se termina en bombardements, mort, misère, pluie et froid.

Le commandant Briant raconte dans son journal : « De l'Alsace à la Somme » :

23 décembre. — Malheureusement, c'est la pluie, tout à coup. Le secteur, qu'on nous a passé en bon état, voit tranchées et boyaux s'effondrer en quelques heures. Pendant douze jours, nos hommes s'éreinteront à refaire de nuit ce qui s'est éboulé pendant le jour, les pieds dans l'eau, avec, pour se reposer, des abris précaires, sous un bombardement presque continu.

25 décembre. — Noël. L'aumônier vient dire la messe dans ma chambre souterraine.

Vent du Sud. Le temps se maintient pluvieux. De la

crête où se trouve la tranchée dite des Berlingots, le fameux Mont-Saint-Quentin apparaît très éclairé. Devant tous nos secteurs il y a un Mont-Saint-Quentin.

26 décembre. — Ce soir, mon bataillon relève le bataillon d'O... en première ligne. Je pars en avance pour prendre la consigne. Nous suivons un boyau tellement fangeux que l'on marche en se servant des coudes pour ne pas trop enfoncer. Mon ordonnance s'enlise. Il faut dix minutes de travail pour le retirer. Seul, il était perdu.

A deux heures du matin, un agent de liaison s'engouffre dans la sape en criant : « Le capitaine P... (mon adjudant-major), qui me rejoignait est blessé; un obus est tombé sur notre groupe ; ils sont tous blessés ; il y en a un de tué, là, à 200 mètres. » Quel coup! Mon cher et brave P... ! Je prends mon casque, je sors ; que vais-je trouver ? Mais à peine ai-je fait quelques pas dans le boyau, que j'entends sa voix.

Il a pu se traîner jusque-là. Un éclat à la jambe. Les médecins me rassurent. P... a, d'ailleurs, tout son sang-froid et toute sa gaieté, malgré une vive douleur. C'est sa septième blessure. Quant à ma pauvre liaison, la voici fauchée une fois encore.

Dans la nuit, nos brancardiers, commençant le premier voyage de ce séjour, partent par la piste muletière, emportant P... et repassent où il fut blessé. Mais comment faire ? Le boyau plein d'eau est impraticable.

28 décembre. — Ce matin, un peu de soleil. Je vais voir le centre de ma première ligne. Situation bien précaire que celle de ces pauvres gens veillant dans leurs trous sous la menace des torpilles.

30 décembre. — Il pleut, il pleut, et c'est désolant de voir les hommes dans cette eau qui les transperce. Il commence à y avoir des pieds gelés, malgré tous les soins qu'on y apporte. Mais que faire ? Les hommes ne peuvent ni se déchausser, ni desserrer leurs bandes molletières changées en gaines de boue. S'ils arrivaient à se déchausser, les pieds gonfleraient, et ils ne pourraient jamais remettre leurs brodequins.

31 décembre. — Je passe devant le petit cimetière, près du poste de secours. Nous l'avons augmenté déjà de plusieurs tombes.

A onze heures, les Boches nous ouvrent la nouvelle année à coups d'obus.

Et ainsi le front de la Somme et de l'Aisne attendraient le printemps suivant qui y apporterait de grands changements.

* * *

Au front belge, les Anglais à Ypres et les Belges à l'Yperlée et à l'Yser eurent à subir des attaques locales sans que de grandes batailles y furent livrées. Notre armée montait toujours la garde à l'Yser.

L'aumônier Elebaers, dans son délicat ouvrage «Lief en Leed», fait ressortir la capacité d'endurance dont nos soldats devaient faire preuve pour cette garde interminable.

« Une nappe de brouillard grise, avec des rafales de vent qui amenaient du lointain de temps à autre le bruit de la canonnade. A travers les champs de blé, les boyaux zigzaguant vers la première ligne. Ça et là des fermes à moitié démolies, des murs lézardés, des clochers mutilés et des églises détruites.

Perdus dans cette contrée déserte et morte, quelques vaches paissent ou fixent, pendant de longues heures, bêtement étonnées, cette destruction et ce farouche chaos.

Et pourtant tout un peuple de héros vit dans cette misère.

On les voit, le soir venu, inhumainement surchargés, le regard tourné vers cette partie de l'horizon où pendant des jours sans fin, entre deux murs de boue, ils vont enterrer leur jeunesse.

On les voit couchés dans leurs abris, sur un peu de paille, le fusil accroché à un clou, à leur côté. On les contemple, debout, de garde pendant des heures aux endroits les plus dangereux, scrutant la nuit pour y découvrir des ennemis invisibles.

Et puis ils reviennent pour se reposer dans des étables, des granges, des ruines. Ils manipulent la pelle et la hache... vont et viennent... Et cela dure depuis des mois !

Gars de Wallonie et de Flandre, savez-vous bien que vous donnez des leçons frappantes de volonté ? Il vous est dur parfois, après des jours et des nuits de travail, de devoir monter pendant d'autres jours et d'autres nuits, la garde à l'Yser, bravant balles et obus, les oreilles bourdonnant de bruits guerriers et le cœur rempli de nostalgie. Pleins de désirs vos regards fixent « l'autre côté » où se trouve votre village éprouvé, où vos villes superbes attendent l'heure de la délivrance, votre retour triomphal. Et malgré tout cela vos cœurs restent forts, vos muscles restent d'acier.

Courage ! Car le persévérant triomphe. Vos chemins de douleur mènent au pays de la gloire.

Persévérez ! Car de la masse des douleurs que vous accumulez, votre grandeur d'âme pousse jusqu'au ciel.

Que pas un instant le courage ne vous abandonne, que pas un instant vous ne laissiez diminuer votre volonté de vivre.

Votre pays détruit brillera un jour plus que jamais, et plus gais que jamais retentiront les chants de vos enfants élevés dans l'admiration de vos actes!

Nous ne pouvons jamais oublier que nous sommes l'armée des défenseurs du droit, malgré l'horreur de la guerre, malgré la malédiction des mères qui tombe sur les promoteurs coupables de cette tuerie.

Aucune tache n'adhère à la voie que nous suivons, aucune souillure ne dépare la blanche clarté du but que nous poursuivons. Et pour cela aucune amertume ne peut envahir nos souffrances. Bienheureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice! Et c'est pourquoi l'impatience ne peut pas venir assombrir notre endurance.

Un jour nous viendrons visiter ensemble ce sol fertile si souvent déjà arrosé du sang de nos ancêtres. Alors le brouillard ne cachera plus des champs tristes... mais l'éclat du soleil luira sur la beauté ressuscitée. »

Mais que demandera-t-on encore de nos soldats ?... Fin 1916. Deux ans encore la guerre se prolongera, des victimes tomberont, la séparation d'avec les êtres chers durera.

Plus nombreuses deviendront les ruines au pays de l'Yser, et plus sauvage en deviendra l'aspect. Nos soldats fortifièrent constamment le terrain. A l'arrière les baraquements furent construits plus nombreux encore.

Constamment de nouvelles recrues arrivaient des centres de France. L'artillerie s'accrut en nombre et en puissance. Des ateliers de tous genres s'ouvrirent en France, près du Havre entr'autres. L'armée fut organisée de mieux en mieux. Les écoles de formation livraient de nouveaux officiers. Les magasins d'approvisionnement étaient bien pourvus. Le soldat belge, qui en 1914 et au début de 1915 était comme une image de la misère, était maintenant bien équipé.

Et avec impatience on attendait l'offensive, qui apporterait la délivrance. Personne ne se doutait qu'il faudrait encore tant de temps !

DANS LES BALKANS.

La situation politique de l'Europe.

Jetons encore un regard du côté des pays balkaniques pour voir comment s'y termina l'année 1916.

Le 28 août la Roumanie s'était également jetée dans le conflit.

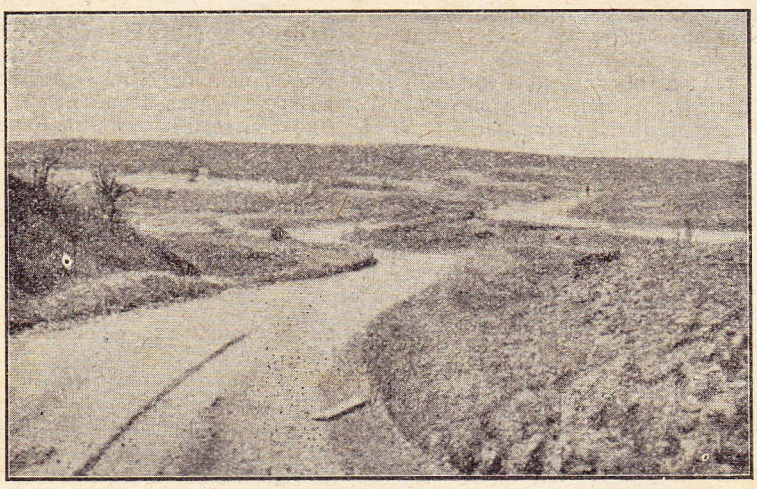
Après l'association de la Bulgarie aux empires centraux, ceux-ci essayèrent de forcer la Roumanie à se joindre à eux ou tout au moins à démobiliser, en concentrant des troupes autrichiennes en Transylvanie et des troupes bulgares dans le Dobroudja.

Mais la Roumanie échappa au danger en s'appuyant sur la Russie. Elle pencha vers la Russie, donc vers l'Entente et une décision fut finalement prise dans ce sens.

Les conditions furent discutées et le 17 août un traité fut signé entre l'Entente d'une part, le roi Ferdinand et le ministre Bratiano d'autre part.

Le 28 à 9 heures du matin la déclaration de guerre fut remise à l'Autriche.

Comme motifs on alléguait que la guerre austro-serbe était dirigée contre les intérêts de la Roumanie et que des sujets roumains étaient opprimés par les Austro-Hongrois en Transylvanie.



Ce qui reste du village d'Avocourt (lez Verdun).

Le maintien de la base française à Salonique avait été pour la Roumanie un puissant motif.

L'Allemagne, la Bulgarie et la Turquie déclarèrent à leur tour la guerre à la Roumanie.

Les troupes roumaines franchirent la frontière hongroise. Les armées alliées, pour être en sécurité, posèrent certaines conditions à la Grèce : le contrôle sur les lignes télégraphiques fut exigé ainsi que l'expulsion des espions allemands et autrichiens dont la Grèce pullulait.

Une flottille de 80 navires jeta, le 1r septembre, l'ancre dans le golfe de Pirée et le roi ainsi que le ministre Zaïmis acceptèrent les conditions des alliés.

La cession de 17 forts grecs aux Bulgares excita l'indignation de la population de Salonique et de la Macédoine, qui manifesta ouvertement sa sympathie pour l'Entente.

La Roumanie possédait 650,000 hommes armés et une nombreuse artillerie.

La première armée, celle de Moldavie, sous les ordres du général Costecou, pénétra en Hongrie par le col de Palanka; la 2e, celle de la Valachie commandée par le général Coanda, s'empara de Brasov et Cibion ; la 3e, général Avaresco, avança vers Orsova et le Banat.

Bientôt la Hongrie fut envahie sur une profondeur de 600 km. et une largeur de 50.

Les Roumains firent des milliers de prisonniers.

Le front du Danube devait être occupé par les Russes : une armée russo-serbe traversa sous le plus grand enthousiasme la Roumanie pour aller occuper la Dobroudja.

Le maréchal Mackensen, voulant éviter cette attaque et occuper lui-même la Roumanie, fit prendre Dobritch, et enlever après dix tentatives le pont de Turtukaïa.

Les Roumains avaient concentré toutes leurs forces vers leur but national, la Transylvanie. Le général Avaresco reçut le commandement du front roumain méridional.

Mais Mackensen avança toujours et repoussa le 14 septembre l'armée russo-roumaine à l'est de la Silistrie, sur Ouzgun et Kara-Orman.

Le 16 une bataille eut lieu entre Rasovo et Tuzla. Mackensen y dut battre en retraite, mais parvint à se ressaisir un peu plus loin.

L'Allemagne ne perdit pas de vue le danger en Transylvanie et décida d'encercler les Roumains par la Transylvanie méridionale.

Falkenhayn rassembla une forte armée près de Hermannstadt, pendant que le général autrichien opérerait dans le nord de la Transylvanie.

Le 26 septembre s'engagea une bataille de trois jours, qui obligea les Roumains à céder au sud de Hermannstadt.

Le 7 l'armée roumaine fut obligé d'évacuer Seckely et puis Brasso.

Elle se replia en bon ordre et occupa fortement la frontière de l'Orsova jusqu'au col de Predeal, où elle fortifia les hauteurs en attendant du renfort de l'Entente. Le général Joffre, conscient du danger, demanda l'intervention de Sarrail, mais celui-ci était retenu en Grèce par des événements sérieux.

Joffre se tourna alors vers la Russie pour obtenir du secours, mais Alexeief n'envoya que quatre divisions.

L'Allemagne était très désireuse d'occuper la Roumanie pour puiser aux grandes richesses de ce pays.

Falkenhayn, au début, ne fut pas heureux. Du 25 octobre au 5 novembre les Roumains remportèrent même des succès dans la vallée de la Guil. C'est alors que Falkenhayn forma sa 9e armée.

Les 15, 16 et 17 novembre il livra la bataille près de Targu-Jin, où il perça le front roumain et fit 20.000 prisonniers.

Pendant ce temps, Mackensen, dans le sud, n'était pas resté inactif.

Le 20 octobre il refoula les troupes russo-serbo-roumaines sur un front de 75 km.

Le 22 il s'empara du port de Constantza, le 25 du pont sur le Danube à Cernavoda et atteignit ensuite le front Ostrovo-Babadagh.

Il put ainsi relier son aile gauche à l'aile droite de la 9e armée de Falkenhayn, qui avait étendu son avance en Valachie sur un front de plus de 200 km. entre les Alpes de Transylvanie et le Danube.

Falkenhayn avança en une semaine de 150 km., prit Craïova, 7000 Roumains près de Orsova, traversa l'Oltu et se joignit près du col de Turzburg-Giurgevo à Mackensen.

Dès cet instant les armées unies, fortes de 350,000 hommes, d'un nombreux matériel et de munitions, étaient assurées de la victoire.

L'armée roumaine put échapper à l'encerclement, tout en laissant beaucoup de prisonniers aux mains de l'ennemi, en jetant de nombreux canons dans les précipices, mais elle ne fut pas détruite. Les sources pétrolifères furent rendues inutilisables et de grandes quantités de blé incendiées.

Bucarest, la capitale, devint le but de l'ennemi.

Elle comptait 18 forts et autant de retranchements, mais les Roumains n'étaient plus en état de défendre la forteresse et ils abandonnèrent la position. Le gouvernement se retira à Jassy.

Les Roumains livrèrent encore courageusement des combats pour ralentir l'avance. Le 3 novembre ils encerclèrent même trois divisions bavaroises et une turque, mais ils ne surent profiter de leur avantage, grâce à l'incompréhensible retraite ordonnée par Costecou, qui plus tard fut condamné et dégradé.

Les Roumains, dès ce moment, durent fuir avec une telle précipitation qu'ils n'avaient même plus le temps de faire sauter les ponts.

Bucarest fut occupé le 6 décembre, et le lendemain Ploesci et ses chemins de fer. Les centraux avaient fait en tout 117.000 prisonniers.

Les Roumains se replièrent sur le Sereth.

Le retour des chars d'assaut.

La joie avait été de courte durée et suivie d'une profonde déception.

L'armée roumaine fut renforcée de troupes russes et réorganisée sous la direction du général français Berthelot. Quatorze généraux roumains furent mis à pied.

* * *

Nous avons vu comment les Serbes et les Monténégrins avaient été chassés de leur pays.

Les Italiens voulant aussi appuyer les alliés dans les Balcans, formèrent le camp de Valona à la côte Adriatique ; la maîtrise sur la mer Adriatique était en effet d'un intérêt capital.

L'armée serbe complètement réorganisée fut transportée à Salonique. On peut estimer à 300.000 le nombre de Français, Serbes, Anglais, qui se trouvaient là.

La conduite de la Grèce était toujours équivoque. En mai s'était produit au fort Rupel l'incident suivant :

Le 26 de ce mois un chef d'escadron allemand traversant la frontière grecque par la vallée de la Strouma exigea du commandant grec du fort Rupel la remise de celui-ci.

Le commandant répondit qu'il n'avait pas d'instructions, sur quoi les Bulgares occupèrent la vallée. Le Grec tira 28 coups de canon.

Dans l'après-midi il reçut du gouvernement l'ordre de remettre le fort, ce qui eut lieu le lendemain matin.

L'ennemi occupa alors la station de Demir-Hissar.

Quand cette nouvelle se répandit à Salonique, l'indignation y fut grande et une manifestation pro-alliée se produisit.

Il était visible que la Bulgarie avait agi en concordance avec le gouvernement grec qui avait déjà trahi la Serbie en ne la soutenant pas d'après le traité.

Des mesures furent donc prises.

A Salonique l'état de siège fut proclamé, ainsi que le blocus économique de la Grèce. Des pourparlers furent engagés avec le gouvernement.

Le roi se prétendit innocent comme un agneau ! Le ministère Skouloudis fut remplacé par Zaïmis et l'armée fut démobilisée.

Allemands et Bulgares se contentèrent d'occuper les forts.

L'armée de Salonique, quoique inactive, devint de plus en plus forte. Elle se composait de Français, Anglais, Serbes, Russes, Italiens et même de volontaires grecs.

En août 1916 les Bulgares firent une offensive qui ne leur procura que des avantages restreints.

Le 9 septembre eut lieu un attentat grec sur la légation française à Athènes. Deux jours plus tard le cabinet Zaïmis démissionna.

Venizelos, favorable à l'entente, travailla pendant ce temps pour l'unité nationale. Il forma un gouvernement provisoire à Salonique.

Toute la population des îles se disait unie à lui, tandis qu'à Athènes la cour continuait ses intrigues.

L'amiral Dartige du Fournet envoya alors une note énergique, exigeant le contrôle sur les chemins de fer et le désarmement de la flotte hellène.

Le 12 septembre Sarrail entreprit une offensive. Florina et Kafmackalan furent conquis les 18-20 de ce mois.

Le 3 octobre les Serbes chassèrent les Bulgares des hauteurs de Darkof Grob ; le 9 ils s'emparèrent de la vallée de la Bella-Zoda, les Anglais prirent une série de villages à la Strouma et les Italiens se fixèrent dans la vallée de la Vojussa. Ensuite les alliés avancèrent de commun accord.

La résistance bulgare et allemande devinrent de plus en plus énergiques. On dut attaquer avec l'artillerie de gros calibre ; celle-ci, de même que tout le reste du matériel et l'approvisionnement, devait être amenée par une seul route! Et quelle route? En maint endroit, un vrai marais où les camions s'embourbaient jusqu'aux essieux. On disposait ausssi d'un chemin de fer à simple voie.

Monastir était le but.

Principalement entre le 1r et le 9 novembre l'ennemi livra de furieuses contre-attaques.

Mais les Serbes voulaient reconquérir impétueusement leur pays. Le voïvode Michitch prit, avec l'appui des Français, entre le 10 et le 13 novembre le massif du Cuke, par lequel Monastir était menacé dans le flanc droit.

Polok, Iven et Jaratok tombèrent. Les Serbes y firent 3200 prisonniers et prirent 25 canons.

Le 11 l'adversaire céda, au sud de Monastir, vers la région de Bukri. Le général Leblois, un des chefs français, prit toute une série de villages dans la vallée.

Le 19 les Serbes enlevèrent Makovo, mettant ainsi en danger le chemin de retraite de l'ennemi vers Grilep.

Hâtivement il évacua ses positions au sud de Monastir et le 19 à 8 heures 30 du matin, la cavalerie française entra dans la ville.

Le 20 novembre on se heurta à une nouvelle ligne de défense de Snegovoâ Makovo, où l'avance fût définitivement enrayée.

Le gouvernement grec ne paraissait pas influencé par cette victoire.

Le 10 octobre — nous l'avons vu déjà — l'Entente envoya une note pour exiger le contrôle sur les chemins de fer et le désarmement de la flotte.

Le roi Constantin tergiversa pour gagner du temps. En effet les Allemands et les Bulgares envahissaient la Roumanie. Quel y serait le résultat ?

L'Entente n'allait pas se laisser faire.

En novembre on fixa une zone neutre entre les troupes du gouvernement de Venizelos (à Salonique) et celles du roi, pour éviter tout surprise.

Les ministres des pays ennemis furent exilés.

L'Entente rappela l'occupation du fort Rupel par les Bulgares, opération effectuée avec le consentement du gouvernement grec. Les alliés exigèrent de la Grèce la livraison du matériel de guerre, en garantie de la sécurité de leurs troupes.

A la fin de novembre une attitude franchement hostile se manifesta et se traduisit en opposition.

Des corps de réservistes armés furent organisés par le général Dousmanis. Des officiers allemands camouflés donnèrent conseils et éclaircissements. Les montagnes qui entourent Athènes furent fortifiées.

Réponse plutôt déconcertante de la part du roi Constantin et de ses partisans à la demande de livraison de matériel de guerre de l'Entente !

Les alliés comprirent que le moment d'agir était venu.

Le 1r décembre, au matin, 1200 marins débarquèrent à Athènes, mais quand cette faible force atteignit le sommet d'une colline, elle fut reçue à coups de feu par les Grecs. Ils bombardèrent aussi le Zappeion, par où s'amena l'amiral Dartige du Fournet.

Dans l'après-midi la flotte répondit par quelques salves. La situation se tendit encore davantage.

Les Grecs enlevèrent aux alliés tout contrôle. Des Venizelistes furent tués, et des agents alliés molestés.

La pénurie de charbon : Fabrication de l'« ersatz », au moyen de papier imprégné d'eau salée, puis comprimé en boules.

Tout cela provoqua dans les pays alliés une forte émotion. Le désastre de la Roumanie vint s'y ajouter et on reprocha aux chefs alliés leur manque de plan d'ensemble. Il n'y avait unité ni dans le commandement ni dans l'action.

Trepof à la Douma, Boselli en Italie, Lloyd George en Angleterre, tous déclarèrent que la victoire était certaine.

Lloyd George constitua un cabinet énergique et un comité de guerre.

En France le cabinet Briand se réorganisa au cours d'une séance secrète de la Chambre. Un comité de guerre y fut nommé: Briand, le général Lyautey, Ribot et Joffre comme technicien ; le général Nivelle, commandant l'armée de Verdun, fut nommé général en chef. Le vice-amiral Gauchet remplaça à la marine l'amiral Dartige du Fournet.

Le 26 décembre Joffre fut élevé à la dignité de maréchal de France ; à cette même date on lui enleva tout commandement actif. Foch fut privé du commandement des armées du Nord et envoyé inspecter la frontière suisse. Castelnau fut envoyé, quelques mois plus tard, à Petrograd, auprès du Tsar.

C'est à ce moment que l'Allemagne offrit la paix.

Le 30 décembre les dix puissances alliées répondirent par une note collective dans laquelle elles prétendirent que l'Allemagne voulait imposer une « paix allemande ».

Le 12 janvier 1917 une note collective fut envoyée à Wilson indiquant les buts de guerre des différents alliés : libération et restauration de la Belgique avec garanties, ainsi que pour la Serbie et le Monténégro ; évacuation des parties occupées de la France, de la Russie et de la Roumanie, réorganisation de l'Europe, retour aux alliés des provinces jadis leur propriété, libération des Italiens, Slaves, Roumains, et Tchéco-Slovaques, expulsion de la Turquie de l'Europe, Constantinople à la Russie et création d'une Pologne libre par la réunion des régions polonaises de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche.

Le gouvernement allemand annonça que ses buts de guerre étaient atteints, et la paix ne vint pas

1917 serait tout aussi sanglant que les années précédentes.

Les chiffres étaient déjà effrayants : 50 millions d'hommes sous les armes ! Combien y avait-il de tués, de blessés, de mutilés ? Combien de ruines ?

Les belligérants avaient dépensé 450 milliards.

Mais l'Entente prétendit ne pas pouvoir conclure la paix sans garanties de réparations.

La situation n'était guère brillante, il est vrai, mais nul ne doutait que la victoire finale ne fût assurée aux Alliés.

En fait d'organisation cependant, il restait beaucoup à faire.

A l'arrière du front on travailla énergiquement. Plus de 5000 usines de guerre se trouvaient, en Angleterre, sous le contrôle de l'Etat. Au printemps les Dominions devaient se réunir pour discuter des moyens plus efficaces d'intervention.

En Italie 2200 fabriques avec 450.000 ouvriers travaillaient pour l'armée.

Le service obligatoire allait renforcer sérieusement l'armée britannique.

L'armée belge aussi subsistait de ses propres moyens et avait des usines pour son compte.

Un seul nuage obscurcissait l'horizon : la Russie. Nous relaterons les événements qui s'y passèrent encore en 1916, en même temps que ceux qui y succédèrent.

La grande masse ne vit pas le danger russe, mais même les initiés ne soupçonnèrent pas que la tempête s'y déchaînerait bientôt.

L'année 1917 deviendrait donc une année pleine de péripéties. La colombe de paix disparut.